

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
francs de poste non compris... Lit. 0 0

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Corres-
pondances, etc., doivent être adressées
au Rédacteur-en-Chef, franc de
port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, VENDREDI 22 NOVEMBRE 1950.

No. 17.

LE CATHOLICISME ET L'ANGLICANISME EN ANGLETERRE.

On sait que les violentes diatribes a soulevées dans la presse anglaise le grand acte par lequel S. S. Pie IX a reconstitué la hiérarchie épiscopale catholique. Les ministres de l'Église établie n'ont pas été moins alarmés que les journalistes, de ce coup redoutable porté à l'hérésie. Quelques-uns d'entre eux, ceux dont les bénéfices sont situés dans le district de Westminster, ont adressé au lord-Évêque de Londres une réclamation, dont nous devons donner quelques passages à nos lecteurs. Ils y verront la pauvreté des moyens auxquels les anglicans sont réduits et l'esprit d'abaissement devant le pouvoir temporel, dont ils proclament plus haut que jamais l'autocratie absolue en matière de foi.

Les ministres de Westminster exposent d'abord leur étonnement de la témérité qu'a eue l'Évêque de Rome de nommer un Archevêque de Westminster :

"Pour la première fois depuis la réforme, un ecclésiastique romain, nommé par l'Évêque de Rome, a pris le titre d'Archevêque d'une cité anglaise, et cette cité, dont le nom a été usé, est précisément celle où les souverains de la grande-Bretagne sont couronnés, où siègent les parlements d'Angleterre, et où ses lois sont promulguées."

Voici maintenant leurs griefs :
"Persuadés que, dans un pays comme l'Angleterre où l'on ne parle qu'une seule langue, il ne doit y avoir qu'un métropolitain dans une province et un Evêque dans un diocèse, nous regrettons profondément cet acte inqualifiable de division religieuse par lequel l'Église de Rome vient de montrer de nouveau au monde qu'un lieu d'être, comme elle en affiche la prétention, un centre d'unité spirituelle, elle est la principale cause du schisme malheureux qui désunit la chrétienté, et nous protestons solennellement contre le dit acte."

Ainsi, l'unité de langage est le type et la raison de l'unité du gouvernement spirituel, et c'est l'Église de Rome qui est la cause du protestantisme, apparemment parce qu'elle n'a pas l'unité de langage ! O théologiens réformés !

Puis, les ministres de Westminster adressent presque des reproches de félonie et de haute trahison au "sujet anglais", à "l'ecclésiastique chrétien" assez osé pour attendre de la sorte "à la prérogative de S. M. la reine britannique." Enfin, ils protestent, attendu "que la majesté de la reine est la seule autorité suprême du royaume, tant dans les affaires spirituelles que dans les temporelles," et étant à bout de voies et de raisons, ils demandent à Sa Grâce le lord-Évêque "quels moyens ils doivent prendre pour revendiquer les droits de leur Église et sauvegarder l'unité."

Manifestement, le lord-évêque sera aussi embarrassé que ses ministres. Comment empêcher le pape de conférer à S. Em. le Cardinal Wiseman, une juridiction purement spirituelle sur des catholiques qui, en matière de foi, ne reconnaissent que celle-là ?

A côté de ces mesquines convulsions de l'erreur aux abois, nous sommes heureux de pouvoir faire entendre la voix élevée et sainte du Prêlat orthodoxe. Le contraste sera plus éloquent que tout ce que nous pourrions ajouter. Voici la lettre pastorale que le nouveau Cardinal adresse à ses diocésains :

"Nicolas, par la grâce de Dieu, Cardinal, prêtre de la sainte Église Romaine, sous le titre de Sainte-Pudentienne, Archevêque de Westminster et administrateur apostolique du diocèse de Southwark,

"A nos bien-aimés dans le Christ, clergé séculier et régulier, et aux fidèles des diocèses et diocèses, salut et bénédiction en Notre Seigneur.

"Si aujourd'hui nous vous saluons sous un nouveau titre, ce n'est pas, bien-aimés, avec une affection nouvelle ni moindre que par le passé. Si nous semblons diviser par l'expres-

sion ceux qui, jusqu'à ce jour, ont formé, sous notre conduite, un troupeau unique, notre cœur est toujours aussi complètement dévoué et animé d'affection sans partage à votre égard. En effet, quoique nous soyons étroitement unis par de nouveaux et plus forts liens de charité, nous ne vous embrassons pas en Notre-Seigneur Jésus-Christ avec de plus tendres émotions d'amour paternel. Notre âme et nos lèvres s'ouvrent pour vous, quoique les expressions nous puissent manquer pour vous dire ce que nous éprouvons dans ce moment où il nous est permis de nouveau de vous adresser la parole. Notre séparation avait été douloureuse et nous n'osions espérer vous revoir, bien-aimé troupeau ; aussi notre consolation et notre joie sont grandes de n'avoir pas seulement l'autorisation, mais encore d'être chargé de retourner à vous par le Chef suprême de l'Église du Christ.

"Mais comment vous arrêter un seul instant à des pensées personnelles lorsque, par les conseils généreux et sages de ce père aimant, la plus grande des bénédictions a été accordée à notre patrie par la restauration de son véritable gouvernement hiérarchique en communion avec le siège de Pierre !

"Le vingt-neuvième jour du mois dernier, fête de l'Archange Saint Michel, prince des célestes cohortes, S. S. le Pape Pie IX a daigné publier ses lettres apostoliques sur l'anneau du pêcheur, conçues dans des termes de haute mesure et dignité, substituant aux huit vicariats apostoliques existants un siège archi-épiscopal au métropolitain et douze sièges épiscopaux. Il révoque en même temps et annule toutes les dispositions et tous les règlements adoptés pour l'Angleterre par le Saint-Siège relativement à sa dernière forme de gouvernement ecclésiastique.

"Par un Bref de la même date, Sa Sainteté a daigné nous nommer, nous très-indigne, au siège archi-épiscopal de Westminster, établi par les lettres apostoliques ci-dessus, nous conférant en même temps l'administration du siège épiscopal de Southwark.

"Ainsi, à présent, et jusqu'à nouvel ordre du Saint-Siège, nous gouvernons et continuerons de gouverner (*we govern and shall continue to govern*) les comtés de Middlesex, Hereford et Essex, comme ordinaire, et ceux de Surrey, Sussex, Kent, Berkshire et Hampshire, avec les îles annexées, comme administrateur avec juridiction ordinaire.

"Nous vous annoncerons encore, bien-aimés dans le Christ, que, pour donner plus de solennité et d'honneur devant l'Église à ce noble acte d'autorité apostolique et pour gratifier d'une nouvelle marque de bienveillance paternelle la catholique Angleterre, Sa Sainteté a daigné nous élever, dans le consistoire de lundi 30 septembre, au rang de Cardinal, prêtre de la sainte Église romaine. Le lundi suivant, 3 octobre, en consistoire public, il a daigné nous remettre les insignes de cette dignité, le chapeau de Cardinal, nous assignant en consistoire secret, pour notre titre, l'Église de Sainte-Pudentienne, où l'on croit, avec raison, que saint Pierre a joni de l'hospitalité de la famille noble et en partie anglaise du sénateur Pudent. Dans le même consistoire, nous avons pu demander le pallium archi-épiscopal pour notre nouveau siège de Westminster, et aujourd'hui nous avons reçu des mains du suprême Pasteur et Pontife ce gage de juridiction métropolitaine.

"Ainsi, le grand œuvre est accompli, et ce que vous avez longtemps désiré et demandé vous est octroyé. Votre bien-aimée patrie prend place parmi les belles Églises qui, constituées d'une manière normale, forment le

splendide corps de la communion catholique. L'Angleterre catholique a retrouvé son orbite dans le firmament religieux, d'où sa lumière avait longtemps disparu ; elle reprend son cours et son mouvement régulier, gravitant autour du centre d'unité, source de juridiction, de lumière et de force. Nous n'avons pas ici le loisir de raconter la manière merveilleuse dont tout s'est accompli, ni comme le doigt de Dieu s'est manifesté à chaque pas, mais nous vous le dirons bientôt de vive voix. En attendant, nous nous bornerons à vous dire que si l'opinion unanime des Conseillers vénérables et éminents auxquels le Saint-Siège confie le règlement des affaires religieuses dans les pays de missions apostoliques a proclamé cette mesure presque indispensable ; si les ferventes prières de notre saint Pontife et sa sainte oblation du sacrifice divin, jointes à ses mûres réflexions, peuvent donner au cœur catholique une direction céleste et l'assurance que l'esprit de vérité qui guide l'Église a inspiré son Chef suprême, nous ne pouvons pas désirer un garant plus évident ni plus consolant que cette très-importante mesure vient de Dieu et qu'avec sa sanction elle doit conséquemment prospérer.

"Aussi, ce jour est-il vraiment pour nous un jour de joie et de bonheur, jour qui couronne de longues espérances et ouvre une brillante perspective. Les saints de la patrie, romains ou anglais, saxons ou normands, du haut de leur séjour béni, abaissent un regard de jubilation sur cette nouvelle preuve de la foi et de l'Église qui les a conduits à la gloire ; ils sympathisent avec ceux qui les ont fidèlement suivis dans des siècles de mauvais renom, pour l'amour de la vérité, et recueillent aujourd'hui le fruit de leur patience et de leurs longues souffrances. Tous les martyrs bénis des derniers siècles, qui ont lutté pour la foi au milieu du découragement, et qui ont gémis moins sur leurs fers ou leurs peines personnelles que sur la désolation de Sion et le déshérissement de l'Angleterre, sans gloire religieuse ; combien ils doivent bénir Dieu, qui a de nouveau visité son peuple ! Comme ils doivent partager notre joie à la vue de la lampe du temple qui, rallumée, brille et éclaire, et les anneaux de cette chaîne qui reliant leur pays au Siège de saint Pierre, changés en or, n'ayant rien gagné en solidité, mais gagnant tout en splendeur !

"Ce qui rendra cette chaîne plus brillante, ce sera l'amour le plus fervent qui les couvrira. Quel qu'ait été jusqu'à ce jour notre dévouement au Saint-Siège, ce sentiment va être plus ardent, notre gratitude sera plus vive, notre affection plus tendre, notre admiration plus profonde, et un sentiment de respect et de reconnaissance pour ce don nouveau, grand et sublime, viendra fortifier les sentiments de fidélité au Siège suprême de Pierre ! Notre véritable Pontife s'est montré un véritable pasteur, un vrai père. Notre reconnaissance doit lui être exprimée dans notre langage le plus fervent, celui de la prière. En élevant nos voix et en remerciant le Tout-Puissant des précieux dons départis à notre portion de la vigne du Christ, nous demanderons aussi toutes les bénédictions pour celui qui a été, d'une manière si éclatante, l'instrument divin de ces bienfaits ; nous demanderons au ciel que son règne sur l'Église puisse se prolonger pendant nombre d'années pour son bien ; qu'il ait la santé et la force nécessaires à l'accomplissement de ses devoirs ardu ; qu'il lui soit accordé la lumière et la grâce proportionnées à la sublimité de son office et que les consultations spirituelles et temporelles lui soient prodiguées abondamment, en

compensation de ses chagrins passés et de l'ingratitude des hommes ; et, parmi ces consolations, puisse l'une des plus douces pour son cœur paternel être la propagation de la sainte religion en Angleterre, le progrès de ses enfants spirituels en vraie piété et dévotion, et notre affection et dévouement toujours croissants pour le Siège de saint Pierre."

Suit le dispositif qui ordonne la lecture de la présente lettre pastorale et un salut d'actions de grâces dans toutes les églises.

P. S. Les journaux du soir nous apportent la réponse du lord-évêque de Londres. Elle vaut la demande de ses "révérends et chers frères." Sa Grâce trouve que Rome a en "l'intention d'insulter la souveraineté d'Angleterre." Ici le dépit et la colère entraînent trop loin le prélat anglican. Rome a usé de son droit de souveraineté spirituelle ; et elle n'a pas plus outragé la reine Victoria en donnant aux Evêques catholiques anglais le titre de quelques localités d'Angleterre, qu'elle ne l'avait fait en divisant la Grande-Bretagne en plusieurs districts de vicariats apostoliques. Quant aux voies et moyens, Sa Grâce est fort empêchée, comme nous en étions convaincu d'avance. Elle conseille à ses ouailles et à ses ministres des protestations, des pétitions, et surtout un éloignement plus complet que jamais pour l'Église romaine. A l'insistance avec laquelle le lord-évêque appuie sur cette dernière recommandation, on voit combien ses alarmes pour l'Église établie sont vives, et combien il redoute les progrès de la véritable foi :

"Ayons soin, dit-il, dans nos prédications publiques comme dans nos exhortations privées, d'éviter de faire ou de dire quelque chose qui puisse paraître indiquer la volonté d'avoir le moindre rapprochement avec une Église qui loin de manifester le désir de mettre de côté les erreurs et superstitions cause de notre séparation d'avec elle, les reprend au contraire avec un degré de hardiesse inconnu depuis la réformation."

L'évêque de Londres, les ministres, les protestations, les pétitions et les précautions n'y feront rien. L'esprit de retour souffle sur l'Angleterre, et le siècle ne se finira pas sans que, selon les paroles de Joseph de Maistre, "la messe ne se chante à Saint-Paul de Londres !"

HENRY DE RIANCEY.

ROME.—Le Saint-Père comble de consolation les communautés religieuses qu'il va visiter à pied, sans pompe et comme un père heureux de porter sa bénédiction à des enfants chéris. C'est ainsi que, le 14 de ce mois, il a successivement honoré de sa présence les monastères du Sacré-Cœur à Villa-Lante, ceux des Montellate, de Regina-Cœli de Saint-Jacques.

Le 10, il avait visité les travaux qu'il fait exécuter à ses frais dans l'église de Latran. L'autel de bois, sur lequel, comme l'apprend la tradition, l'apôtre saint Pierre célébra le saint sacrifice, sera exposé à la dévotion des fidèles. Après avoir examiné la chapelle Torlonia et le baldachin de l'autel papal, qu'on ramène à son ancien et brillant état, le Saint-Père s'était rendu successivement dans les monastères de la Purification, de Saint-Antoine, des Bénédictines et des Annonciades.

On lit dans l'Observateur de Genève :
"Mgr. Franson, l'illustre persécuté des démagogues piémontais, est allé jeudi dernier à Divonne faire une visite à Mgr. Marilly,

l'illustre victime du radicalisme suisse ; ce fut une scène bien touchante que cette entrevue de deux Prélats qui se rencontrent en exil sur la terre de France, cette terre qui a toujours eu une généreuse hospitalité pour les Pontifes persécutés. Ils s'agenouillèrent tour à tour, ils se demandèrent et reçurent mutuellement la bénédiction. L'Église de Dieu, et spécialement les deux diocèses de Turin, de Lausanne et de Genève, se consolent dans leur douleur et se réjoignent de la gloire glorieuse qui leur est faite.—Mgr. Franson est reparti avant-hier pour Lyon."

Affaires religieuses de Hollande.

Nous recevons de la Hollande, dit un journal français, des renseignements extrêmement intéressants sur la situation des catholiques dans ce pays. Une des questions qui les préoccupent le plus et au plus juste titre, c'est l'organisation hiérarchique de leur Église. On sait qu'ils sont encore gouvernés par des vicariats apostoliques. Leur désir ardent serait de voir remplacer ces vicariats par des évêchés. En vertu du concordat, les catholiques ne cessent de réclamer l'établissement de ce régime dont il est inutile de faire ressortir les immenses avantages. Leurs sollicitations sont l'objet d'ajournements perpétuels ; et des prétextes divers leur sont successivement opposés. Au fond la cause véritable de ces ajournements sans fin, est dans la résolution très-arrêtée des protestants de maintenir les catholiques en un état de faiblesse qui laisse plus de prise à la propagande de l'erreur. Il faut avouer même qu'on est parvenu, par une tactique fort habile, à séduire quelques personnes respectables en leur présentant les demandes d'organisation comme inopportunes et de nature à agiter inutilement les esprits. C'est cette prétendue inopportunité qui est maintenant le moyen dilatoire à l'ordre du jour.

Heureusement les catholiques, qui sentent profondément les besoins de leur Église, n'en poursuivent qu'avec plus de constance la réalisation de leurs vœux. Ils sont déterminés à ne s'arrêter qu'après le triomphe.

Un incident léger en apparence, mais qui a fait une forte sensation en Hollande, prouve combien on a recours à tous les moyens pour tâcher de contrarier les efforts des catholiques. La nouvelle de la reconstitution des Églises d'Angleterre avait ému de joie et d'espoir les fidèles néerlandais. Leur position plus favorable encore que celle de leurs frères de la Grande-Bretagne, devait nécessairement attirer aussi l'attention de la Cour Romaine et du gouvernement, et l'exemple du Royaume-Uni était un argument sans réplique pour le royaume des Pays-Bas. Eh bien ! on a cherché à atténuer d'avance la force de cet exemple ; voici comment :

Le Times ayant publié une diatribe très-violente le 13 de ce mois contre l'organisation épiscopale catholique, le Staats-courant de La Haye, journal officiel du cabinet, imprimé aux frais du budget de l'Etat et placé sous la surveillance du ministre de l'Intérieur, s'est départi de sa réserve et de son insignifiance ordinaire pour reproduire l'article du Times dans son numéro du 18.

En cela, il y a évidemment un détestable procédé à l'égard du Souverain-Pontife, prince avec lequel le gouvernement de La Haye est dans des relations amicales. La plus simple convenance n'exigeait-elle pas que l'organe officiel du cabinet gardât au moins la silence ? Quand le Pouvoir veut être respecté, il faut qu'il donne lui-même l'exemple de ce respect pour les autres Puissances.

LE MONTAGNARD

OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793.—1848.

En parcourant le journal, l'Assemblée Nationale, je lis chaque jour avec un plaisir sensible les tristes récits d'une des pages de notre sanglante histoire sous la grande révolution française. J'ai pensé à vous, M. le rédacteur, et tout me dit que vous et tous les lecteurs des Mélanges Religieux suivront avec intérêt le récit abrégé et l'imitation que je vais faire de l'historique ouvrage de l'honorable M. de Bazancourt. Cet ouvrage renferme de précieuses enseignements pour le temps où nous vivons. Puissent les hommes modérés de tous les pays s'unir avec courage contre ces prétendus réformateurs des ordres sociaux, contre ces esprits passionnés et bouillants, qui n'ont que des grands mots de liberté et de fraternité dans la bouche et qui au nom de ces deux mots cherchent à tout briser sur leur passage. Puissent ceux qui ne sont qu'égarés et follement électrisés par nos prétendus progrès et par nos admirables révolutions, descendre au fond de leur conscience et réfléchir aux

conséquences entraînantés on ils pourraient en venir. L'histoire qu'on va lire sera un puissant exemple de ce que peut faire la démagogie déchainée. J'ai laissé de côté pour le moment quelques articles que je devais vous envoyer, parce que ces ouvrages qui ont un grand intérêt de circonstances doivent être publiés sans retard.

Je suis forcé de beaucoup abrégé le récit et même d'intervertir souvent les scènes et les paroles, mais ce sera pour ne pas tant traîner en longueur. Du reste, ce que je retrancherai n'ôtera rien de l'intérêt de l'ouvrage et j'y donnerai autant de suite que possible. Je le répète, pour qu'on ne m'accuse pas de plagiat, il n'y aura rien de moi dans tout ce qui va suivre, mais ce ne sera pas non plus une copie conforme de l'ouvrage de M. de Bazancourt, ce sera simplement une imitation mise à la portée d'un journal qui n'est pas en grande facilité de pouvoir recevoir de volumineux matériaux. Ainsi donc, cette petite introduction faite, je réclamerai l'indulgence des lecteurs des Mélanges en faveur du correspondant Lyonnais qui les estime sincèrement.

M. L. M. C.

(Première partie 1793.)

Par un beau jour du mois de mai de la terrible année 1793, au milieu de l'immense plaine de la C... vaste île de la Provence créée par les atterrissements du Rhône, on eut par voir, suivant un sentier tortueux, qui se contournait comme un immense serpent, et

s'avancant vers le côté qui regarde Arles, un homme monté sur un de ces petits chevaux si fréquents dans cette vaste plaine. Ce jeune homme de 25 à 26 ans avait un visage hardi et fier. Les pommettes de ses joues sont saillantes, le front légèrement tombé, les sourcils vigoureusement arqués ombragent un regard vif et ardent qui va devant soi et ne cherche jamais un sombre abri sous de pesantes paupières ; la bouche un peu grande. Son teint est brun et hâlé par le soleil méridional ; un vent léger soulève à la fois les longs cheveux noirs du cavalier et la crinière grisâtre du cheval qui flotte ondoyante autour de lui.

Pendant que son cheval galoppe ainsi le long du sentier, on comprend que ce jeune homme est recueilli en lui-même ; mais il est recueilli la tête haute et les yeux levés vers le ciel ; on dirait qu'il cherche ce que cherchent tous les hommes, quelques lignes de l'avenir. Mais l'avenir à l'époque où se passe ce drame n'était-il pas dans chaque journée attendue et écoutée ? Il se levait avec le soleil, tumultueux, sanglant, plein de mystères et de terreurs ; il tonnait du haut de la tribune par la voix fauve et rauque de Marat, il se traînait comme un lineuil dans les réunions mystérieuses des cordeliers, il sortait comme une colonne de feu de la poitrine du Colosse Danton, il rampait comme le sillonnement d'un serpent sous les paroles mielonnées de Robespierre, on sortait parfumé et adoriférant du dandisme affecté du beau St. Juste. L'avenir ! il semblait n'être plus à Dieu, tout le ciel se faisait sonner aux clameurs désolées de cette

pauvre France, à ses sauglantes angoisses et aux lamentations gémissantes qui s'exaltaient comme un dernier souffle de vie par son sein déchiré.

Écoutez... écoutez !!! Paris a répandu sur toute la surface de la France l'hydre révolutionnaire. La tête de Louis XVI est tombée sur l'échafaud. L'aristocratie démantelée, comme ses châteaux que la flamme dévore, cache dans l'ombre son front proscrit et erre, chassée de ville en ville, à la merci des hordes barbares, de ces misérables sans-aveu que la république envivée par le sang qu'elle versait, laissant maîtres de la France. Les basses vengeance, les assassinats, les viols, les pillages, les lia des passions, enfin, surnage victorieuse dans cette tempête humaine. Dieu parfois envoie de terribles enseignements aux nations. Mais les races qui vicieusement regardent-elles en arrière, et daignent-elles seulement, pour marcher dans la vie présente renouer du pied les cendres du passé ? La république, frappée de vertige, était entraînée vers une abîme sanglant, par les Robespierre, les Danton, les Barrère, les St. Just, les Billaut-Varennes, les Marat, les Collot d'Herbois... et le peuple cette éternelle dupe des révolutions, ce bras sans tête au quel on fait si souvent jouer le rôle de bourreau, assistait en battant des mains à ce terrible spectacle, comme autrefois, dans les cirques romains, la foule insensée et impie applaudissait les bêtes féroces qui déchiraient les martyrs de la foi. La religion de la patrie comme celle de Dieu a des persécutés et des martyrs.

Reprenons notre récit. Au moment où commence ce drame, la France marchait de l'échafaud de Louis XVI dans les massacres de la terreur...

Le jeune cavalier avait déjà dépassé Arles. La route était devenue plane et unie, aussi pressait-il davantage l'allure de son cheval. Il s'avancait vers un petit village appuyé sur la gauche au flanc d'une colline. C'était vers une maison chétive, isolée à l'extrémité de ce village qu'il se dirigeait.

Notre cavalier tenait à la main une sorte de bonnet rouge, emblème républicain auquel les vrais républicains se reconnaissent à la première vue, et il laissait le vent s'engouffrer dans ses cheveux.

Arrivé devant la maison d'où s'échappait par la cheminée une fumée blanche, il s'arrêta, monta à bas de son cheval, ôta la selle, défit la bride et tous deux entrèrent dans un petit enclos après avoir relevé la barrière qui leur avait livré passage. Après avoir posé la bride et la selle sous un hangar, le jeune homme entra dans la maison. La pièce dans laquelle il entra était assez spacieuse, les meubles étaient simples et en petit nombre, la lumière médiocre. Ensis d'un lit simple, grossièrement sculpté, d'une commode, d'une armoire et d'un secrétaire, il y avait un habit d'une longue dimension sur lequel étaient placés avec ordre et symétrie les objets d'un usage journalier et qui indiquaient la présence d'une femme. Deux tables dont l'une pouvait contenir 10 personnes et l'autre 4 et une vieille pendule clouée contre le mur complétaient